

L'ÉTRANGE ALLEMAND DE 1904

par
BASIL D. KINGSTONE

Les lecteurs du *Bulletin* seront peut-être curieux de savoir ce qu'est devenu Felix-Paul Greve, un des principaux traducteurs de Gide en allemand, qui est d'ailleurs ce jeune homme effrayant que l'écrivain a rencontré en juin 1904, réunion qu'il a rappelée quinze ans plus tard dans sa "Conversation avec un Allemand quelques années avant la guerre".¹ Un livre fort intéressant a paru sur lui au Canada, dû au Professeur Douglas O. Spettigue, de Queen's University à Kingston (Ontario).²

Il a pu établir que Greve est né en 1879 à Radomno en Prusse (aujourd'hui en Pologne), puis a été élevé à Hambourg. Ses parents étaient d'origine paysanne mecklembourgeoise ; son père, conducteur de tramway, voulait se croire plus distingué et vivait au dessus de ses revenus — habitude dont Felix semble avoir hérité. Le garçon a fait d'excellentes études secondaires, et il ne paraît pas que le fait d'être un pauvre parmi des élèves riches l'ait affecté. A l'Université de Bonn, pourtant, il a commencé à mener une vie extravagante ; il voulait être riche, il voulait être poète ; il a quitté l'Université pour se lancer dans le monde littéraire.

Malheureusement, il n'a fait que des erreurs. D'abord, il a voulu entrer en même temps chez les Néo-Romantiques (le groupe de Stefan George) et chez les Impressionnistes (le groupe de l'Insel) mais les deux groupes se détestaient, et l'Insel l'a rejeté. On aurait bien voulu le lancer comme critique — Greve était un poète médiocre — mais il n'a jamais assez produit pour remplir un numéro

des *Blätter für die Kunst*. C'est qu'il voulait s'enrichir en faisant des traductions. Autre erreur, et double : d'abord il dissipait ainsi ses dons de critique ; ensuite les traducteurs ne manquaient pas, son travail forcené était mal payé, la qualité de son travail souffrait de cette hâte, et ses rivaux, surtout Franz Blei, attaquaient impitoyablement le jeune homme désespéré et souvent malade. De plus, il avait pris une maîtresse, la femme d'un architecte berlinois.

Le nombre de ses traductions est pourtant remarquable. Parmi les auteurs anglais, on peut citer Browning, beaucoup de Wilde et de Pater, les lettres d'amour d'Elisabeth Barrett Browning, Dickens, Meredith, plus tard Swift et H.G. Wells. Du français, outre les quatre ouvrages de Gide — *Paludes*, *Saül*, *L'Immoraliste* et *La Porte étroite*³ — il a traduit quelques volumes de Balzac, des lettres de Flaubert, *Gil Blas* de Lasage. A tout cela, ajoutons *Don Quichotte* et une version des *Mille et une Nuits* qui est toujours celle qu'on préfère en Allemagne.

De quoi vivait donc cet extravagant qui voulait s'acheter l'amitié des écrivains en les fêtant ? Surtout de prêts, que lui consentait constamment un ami riche qu'il avait connu à Bonn, Herman Kilian. Prêts obtenus d'ailleurs par toutes sortes de mensonges, sinon par chantage. A la fin, cet ami crédule, excédé, a fait arrêter Greve pour fraude.

C'est en sortant de prison, une année plus tard, qu'il est allé voir Gide. Entrevue curieuse, entre un Greve interdit par la nervosité et un Gide méfiant, craignant la tape. Et il y a une note trouble dans cette scène. Quand Felix dit qu'il sort de prison, Gide lui prend la main. Ce contact n'est pas renouvelé, pourtant, et plus tard l'Allemand lui prend le bras, comme un maladroit qui voudrait se faire aimer. Brachfeld semble d'ailleurs suggérer que Gide a rencontré Greve "in the quest for his clandestine pleasure".⁴ On est donc très enclin à accepter l'hypothèse de M. Spettigue que Greve, qui n'était nullement homosexuel, voulait pourtant se faire aimer de Gide pour bénéficier de sa protection. Tout ce qu'il lui a

dit de son enfance et de ses idées concourait à établir une ressemblance entre eux. Au demeurant, il admirait sincèrement Gide, l'apparentant non sans raison à Stefan George et à Wilde ; il avait essayé de modeler sa manière de vivre sur ce dernier.

Se sentant rejeté par Gide, Greve a repris sa vie de traducteur, auprès de sa maîtresse. Il a écrit également deux ou trois romans. Mais la perspective d'une vie de labeur incessant pour payer des dettes interminables l'a de nouveau réduit au désespoir. En 1909, muni d'un prêt de l'éditeur Kippenberg, il a pris le bateau pour la Suède en laissant entendre qu'il allait se jeter à l'eau. Et en effet, il disparut — mais était-il mort ? Mystère que vient enfin éclaircir l'étude de M. Spettigue.

En 1912, un chômeur qui se nommait Frederick Philip Grove obtenait un poste d'instituteur dans une école rurale du Manitoba. L'enseignement lui fournit son pain pendant plusieurs années, mais il se faisait de plus en plus connaître comme écrivain. Mort en 1948, il occupe aujourd'hui un rang important dans l'histoire littéraire canadienne. Il reste pourtant une figure mystérieuse. Son autobiographie⁵, ses autres déclarations quant à ses origines, et les détails de ses romans évidemment puisés dans sa propre vie, sont truqués et se contredisent. C'est le grand mérite du livre du Professeur Spettigue que de prouver que Felix-Paul Greve et Frederick Philip Grove sont une seule et même personne. Les faits qu'il rassemble : identité de thèmes dans les romans de l'Allemand et du Canadien, même volonté d'interpréter les grands mouvements de son époque, transposition dans l'espace et dans le temps d'événements de la vie de Greve et de sa famille..., semblent bien irrécusables. Nous pouvons tous être reconnaissants envers M. Spettigue pour son travail de détective.

B. D. K.

1. Publiée comme "Journal sans dates" dans *La N.R.F.* d'août 1919 et recueillie en 1924 dans *Incidences*. Gide y désigne son interlocuteur par les initiales "B. R.", mais le manuscrit de ce texte (Coll. M^{me} Catherine Gide) porte en clair le nom de Felix-Paul Greve.

2. Douglas O. SPETTIGUE, *F P G : The European Years*. S.l. : Oberon Press, 1973. 1 vol. rel., 22x14 cm, 254 p., \$ 11.95.

3. *Saul* (Berlin : Reiss, 1909), *Paludes* (Minden : Bruns, 1905), *Der Immoralist* (Minden : Bruns, 1905), *Die enge Pforte* (Berlin : Reiss, 1909). Le titre de *Paludes* est traduit : *Die Stimpfe*.

4. Georges I. BRACHFELD, *André Gide and the Communist Temptation* (Genève : Droz, et Paris : Minard, 1959), p. 52.

5. *In Search of Myself*, Toronto : Ryerson Press, 1946.

CHARLES BRUNARD

CORRESPONDANCE
AVEC ANDRÉ GIDE
& SOUVENIRS

Issu d'une famille bourgeoise de Bruxelles, Charles Brunard semblait, à sa naissance, destiné à mener une vie confortablement médiocre et conformiste. Tel eût été le cas si André Gide n'avait un jour surgi dans son adolescence inquiète.

Cette rencontre devait déterminer le cours de son existence car, au contact de cet homme de lettres, il apprit à devenir lui-même et à vivre désormais dans l'authenticité, au mépris des préjugés et de l'hypocrisie. Sa gratitude envers André Gide lui a inspiré la rédaction de ses souvenirs et surtout la publication des quelques lettres où l'illustre écrivain apparaît infiniment humain, généreux et parfois tendre...

Un volume broché, 19 x 14 cm, 160 p. 20,33 F ttc

ÉDITIONS DE LA PENSÉE UNIVERSELLE
3 bis, Quai aux Fleurs, 75004 Paris